

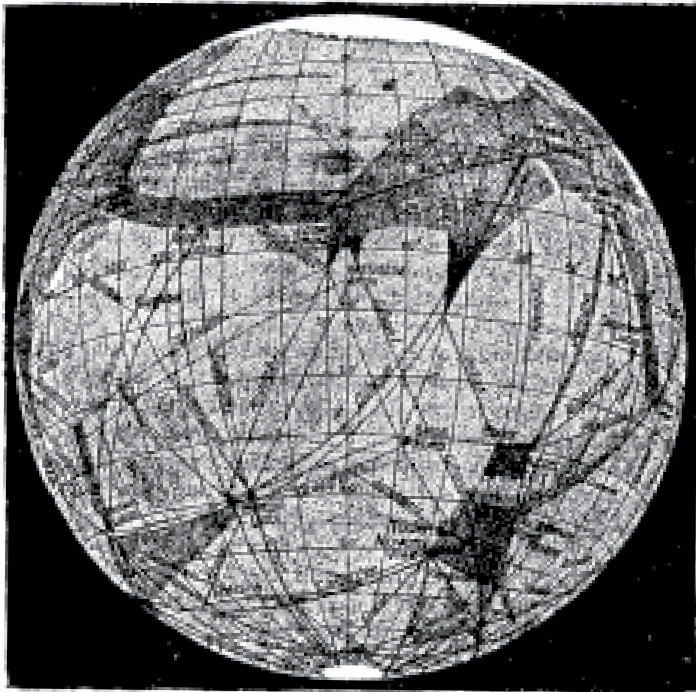
# « POÉSIE & IMAGINAIRE DE L'ESPACE »

Erell Latimier

*La deuxième oraison des filles d'Orion*

Éric Pessan

*Nous cherchons des regards qui répondent  
aux nôtres*



MAISON DE LA POÉSIE DE NANTES



# « POÉSIE & IMAGINAIRE DE L'ESPACE »

Erell Latimier  
Éric Pessan

*Erell Latimier et Éric Pessan ont été invités à écrire un texte autour d'un objet céleste de leur choix : Mars pour Éric Pessan, et la constellation Orion pour Erell Latimier. Ils ont présenté leurs créations le mercredi 9 octobre 2019 au Planétarium de Nantes, lectures augmentées d'une navigation virtuelle dans l'espace.*



MAISON DE LA POÉSIE DE NANTES

**Erell Latimier**

*La deuxième oraison des filles d'Orion*



Mon incandescence – et la tienne – à être ferrées, en bonnes filles étrangères à l'étrangeté – si seulement – fourbues des prises de l'exil, même si tout le monde sait que nous ne sommes pas bâ-tardes – ou si peu. Même si tout le monde sait qu'Orion ne nous a pas vues depuis notre naissance, il ne pourra pas ne pas connaître notre sacrifice. Et, au retour d'une fatigue d'avoir assailli et péné-tré trop de corps, il entendra la nouvelle, béat. Orion sera béat.

Nous nous sommes dit : nous remplirons toutes les conditions, des exilées désirées, prêtes en somme à se donner, sans laisser entrevoir une amertume qui menacerait de bousculer l'incrédule intégrité des habitants – eux sans peine – séculaires. Il faudra nous imaginer, pantoises et décomposées, décidées dans notre chambre sombre, du jour d'après. Nous aurons le peu de lumière de celles qui ne sont – finalement, c'est à la fin que nous en au-rons la confirmation – pas du pays. Juste filles d'Orion nous ne serons, ici, parentes de rien ni de personne. Au commencement, la taille, la taille de notre père nous donnera les louanges et pren-dra d'assaut tous les récits. Ceux qui habitent ici s'inquiéteront de ne pas nous exclure de trop, n'empêche – toujours – nous saurons que nous ne sommes pas investies de même lignée. Nous habi-terons là sans pour autant faire partie de leurs façons ordinaires. Toi et moi nous saurons que nous avons constitué – très jeunes, à l'orée – pour eux, la pensée de la perte et de l'embarras des choix. Nous ne serons donc jamais inoffensives.

Traquées par l'ostracisation soudaine – seules maintenant, vau-

draient nos vies mortes – nous cesserons d’être innocentes. Aux yeux de tous, nos vies s’accoutreront de l’insoutenable poids d’un désert. Seules dans notre chambre, nous parlerons de la suite, demain nous devons mourir. Pas loin de notre potence il y aura les olas du peuple. Ils diront : les chères, nous les avons abritées, accueillies comme nos propres enfants, elles savent ce qu’elles nous doivent. La peste est ici, elles nous restituent, de manière bien intentionnée – elles vont mourir, l’oracle le demande – les dispositions généreuses que nous avons eu à leur égard depuis leur naissance, abîmées à outrance par l’abandon d’Orion.

Seules dans notre chambre nous déciderons de la suite et de nos accomplissements – il fallait sacrifier, qui mieux que nous ? Qui d’autre que nous ? Nous sommes, somme toute, des exotiques, des dépaysements agencés en surplomb – depuis le début – des formes de frontières régénérées. Notre hardiesse à être restées angéliques n’aura été qu’une présomption suintante de nous croire déchargées d’hérédité. C’est oublier l’urine, masse visqueuse, qui a presque fait d’Orion, un roi. Et de nous, des reines si seulement. Ceux qui habitent ici, ceux qui sont d’ici, nous verront luire à la lueur de notre dernière nuit, près de nos lits, s’assurant assurément de notre piété, heureux d’avoir spirituellement enfanté – élevé, éduqué – des êtres de chair prêtes à s’offrir en partage.

Ceux qui habitent ici, ceux qui sont d'ici, nous diront que si nous cherchons Orion nous ne le trouverons pas. Il a pris le risque de nous perdre, mais par lui, disent-ils, nous deviendrons – enfin – reines. Un sacrifice – celui que nous ferons demain, offrir notre mort pour exempter ceux qui habitent ici, de toute désolation d'injures malades – nous graciera du désintéret paternel. Faute d'un autre endroit, nous serons – et à nouveau – de la race d'Orion. Quitte à n'appartenir qu'à la catégorie des femmes infâmes. Parce que c'est de cela dont il est question, de ce qui colle à nos peaux obscures d'expatriées. Impossible alors de ne pas racheter un honneur que nous n'avions – pourtant – jamais perdu.

*Notre feu, dit-elle, brasier déconvenu par l'excentricité de nos singularités, exalterait notre asile d'illégitimes. Orion nous avait peu reconnues, admet-elle. Loin de ses frasques il apprendrait cependant notre obscur et brusque dévouement. Il en serait béat. Orion serait béat.*

*Elle dit, nous remplirions toutes les conditions des déplacées espérées, sans menace de gêner l'incrédule sécularité sans peine des habitants. Il faudrait alors, visualiser, voir nos corps déconvenants statuer sur notre vie du jour d'après. Sachant que nous venions d'une contrée loin de ces monts, nous serions tacitement absoutes de l'éclat, du halo d'un discret atavisme. Juste filles d'Orion aucune ressemblance n'aurait été transmise, elle sait que notre sororité serait non conforme au sol nous accueillant. Voilà, selon elle, ce*



*que serait notre seule forme d'analogie. Notre père pourrait bien être grand, de la taille d'un géant, avoir sa naissance dans les urines connue de tous et ses épopées dans toutes bouches, nous serions les enfants de rien, consent-elle. En tous cas pas de chez eux et c'est ce qui façonnerait un endroit de peur.*

*Elle continue : nous serions maintenant dans un monde où il serait bien vu de nous maudire. La peste appellerait l'offrande. Nous serions des cibles désignées, offertes aux colères d'avoir tant fait pour nous. Ma sœur me raconte que, seules maintenant, vaudraient nos vies mortes. Sans désaccord, ce serait les vœux de tous. Nous envisagerions d'être des défuntés dès demain. Pourquoi pas, dit-elle. Et nous entendrions les voix des bourreaux, énoncer haut et fort, d'un ton élevé et affirmatif, qu'il s'agirait bien là, et rien de plus, d'un tribu à rendre, d'un contre-don à la suite de l'abandon d'Orion.*

*Encore, elle parle : nous serions, sœurs et acquises à l'épaisse dévotion. La dépense mortuaire irait alors de soi. Si, jeunes, nous avons été sauvées, nous aurions bien de la peine à ne pas rendre le geste. Nous ne serions jamais des leurs, à force de pavaner nos discrétions nous finirions bien par l'apprendre. En droite ligne filles d'Orion, nos disparitions nous imagineraient reines, sourit-elle. Il ne nous resterait qu'à remplacer la peste qui assécherait la région. Elle me répète que nous pourrions bien être en quête d'Orion, la raison des gens d'ici soulignerait nos inaptitudes à connaître.*

*Même mortes nous ne serions peut-être ni filles ni reines. Exilées encore, ailleurs pour voir. Elle sait qu'à deux nous tenterions ça : tomber et aller voir ailleurs.*

**Éric Pessan**

*Nous cherchons des regards qui répondent  
aux nôtres*



Genève, le 2 février 1896, Elise Müller (nommée Hélène Smith dans le livre qu'écrira le médecin psychologue Théodore Flournoy à son sujet) se livre à une séance de spiritisme. Ce genre de sport est assez courant à cette époque dans la bonne société instruite des grandes villes européennes : on invite un médium, il entre en contact avec un esprit et c'est parti pour le grand frisson métaphysique.

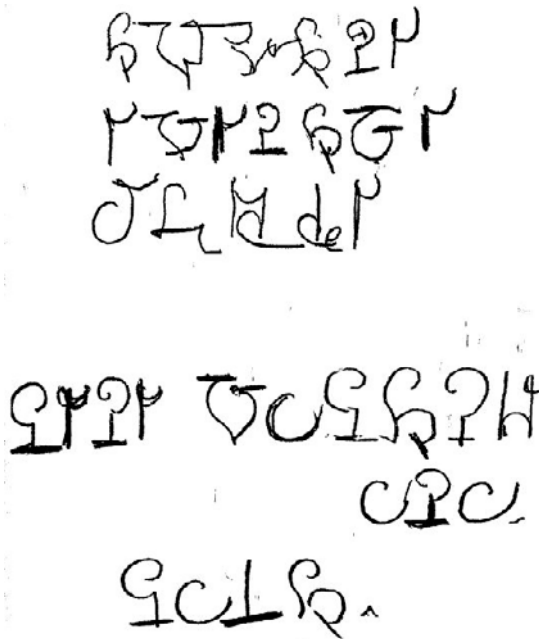
Ce jour-là, c'est le jackpot. Hélène Smith – jeune femme timide, à ce point pudique qu'elle demeure célibataire et fuit les regards comme les sollicitations des hommes – entre en contact avec Cagliostro – aventurier italien qui a inspiré trois romans à Alexandre Dumas. Les gens réunis autour de la table répriment un cri de joie, il s'agit de ne pas briser la transe. Cagliostro est porteur d'un message : les martiens souhaitent entrer en contact avec l'humanité.

*Mars ?*

Il entraîne Hélène/Elise sur Mars ; les yeux révoltés, les membres inertes, elle annonce aux participants qu'à leur mort, les humains se réincarnent en martiens et que l'un d'eux va maintenant lui parler directement.

Flournoy - qui enseigne la psychologie à l'université de Genève et suivra Hélène/Elise à la trace pendant six ans - quitte le cercle pour noter ce qui sera la première communication d'une civilisation extraterrestre. Plus personne n'ose respirer, Hélène Smith ouvre la bouche et le professeur note scrupuleusement ce message historique [je cite] : *mitchma mitchmou minimi tchouanimen mimatchineg mnsichinof*, dit-elle d'une voix rapide, *mézavi pa-*

*telki abrésinad navette naven navette mitchichénid nalcen chinou-  
toufiche*, puis elle décrit le froid du vide spatial, elle réintègre la  
terre, fin de la transmission.



l'alphabet martien d'Hélène Smith

Des années durant – et encore maintenant – l'alphabet martien d'Hélène Smith fera autorité, à ce point qu'André Breton verra en elle l'une des précurseurs du surréalisme.

Février 1877, vingt ans auparavant, l'astronome italien Giovanni Schiaparelli observe Mars depuis la lunette de l'observatoire de Brera, à Milan. Il a à plusieurs reprises contribué à la cartographie de cette planète si proche de la nôtre, mais là, *c'est étrange*, il voit une chose qu'il n'avait pas remarqué auparavant : deux formations rectilignes et parallèles qui s'étirent sur plusieurs milliers de kilomètres, quelque chose que la nature ne peut ni ne sait produire : des canaux d'irrigation.

*Mars !*

Le cœur de Schiaparelli s'emballe, soir après soir il affine ses observations : il n'a pas eu la berlue. En 1879, il se sent tenu de communiquer au monde entier le fruit de ses recherches : là-bas, sur Mars, une intelligence a creusé des chenaux pour conduire l'eau des océans vers des zones arides, les martiens existent, ils cultivent leur monde, et ils disposent d'un savoir technique et agraire. La preuve scientifique de la vie sur Mars vient d'être faite. 16 avril 1894, quinze ans après Schiaparelli, l'homme d'affaire américain Percival Lowell inaugure l'observatoire de Flagstaff, dans l'Arizona, et dénombre une quarantaine de canaux, écrit trois livres, accumule des tournées triomphales, gagne beaucoup d'argent en racontant comment les martiens ont lutté contre le réchauffement de leur monde en développant un plan planétaire d'irrigation.

1898, quatre ans après Lowell, l'écrivain et vulgarisateur scientifique Herbert George Wells, terrifie le monde entier avec son

roman *The War of the Worlds* dans lequel il confirme que non seulement les martiens existent, mais qu'ils sont hostiles. À l'époque où les grandes nations ne cessent de développer leurs empires coloniaux, HG Wells tend un miroir à ses lecteurs en imaginant que les martiens vont nous envahir et nous soumettre. L'émotion est vive, le succès colossal. Et, au fil des années, les martiens n'ont jamais cessé d'être la métaphore de nos terreurs : colonisateurs technologiquement avancés désireux de soumettre les nègres que nous sommes, puis – de films en films, métaphore de la vermine communiste agressant les démocraties libérales (dans la version tournée par Byron Haskin en 1953), ou encore terrorisme islamiste intérieur sournois (dans celle tournée par Steven Spielberg en 2005).

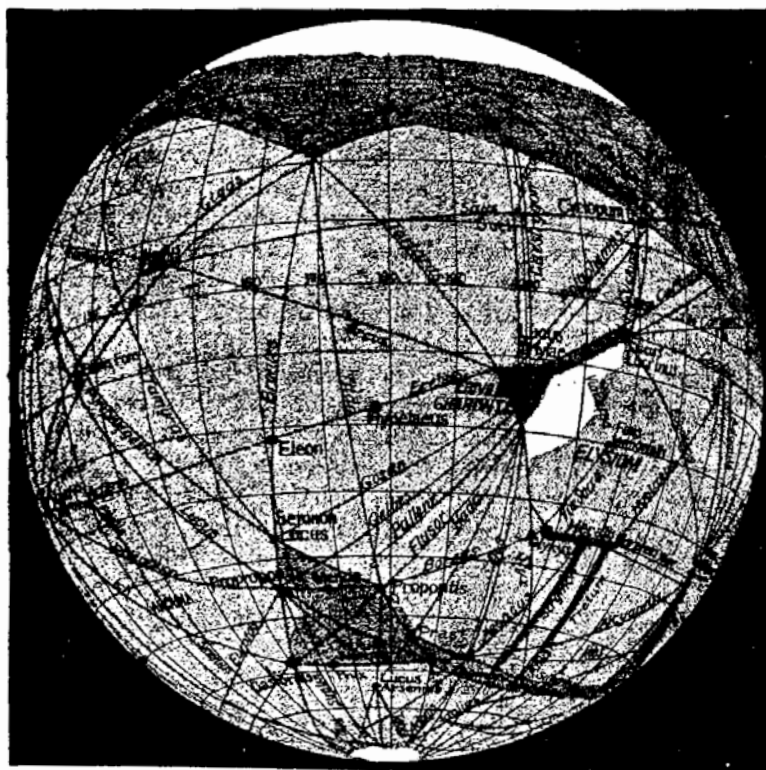
Retour en arrière, septembre 1853, Victor Hugo en exil sur l'île de Jersey cherche à entrer en contact avec sa fille Léopoldine décédée dix ans plus tôt. Une médium, Delphine de Girardin, va organiser des séances pour lui, il ne cessera alors de parler à des morts célèbres : Shakespeare, Molière, Racine, Jésus-Christ, Mahomet, et lors d'une séance mémorable, c'est la Mort en personne qui lui répond. Hugo apprendra ce dont Hélène Smith se souviendra sans doute plus tard : Mars est le séjour de certaines âmes mortes.

*Mars ?*

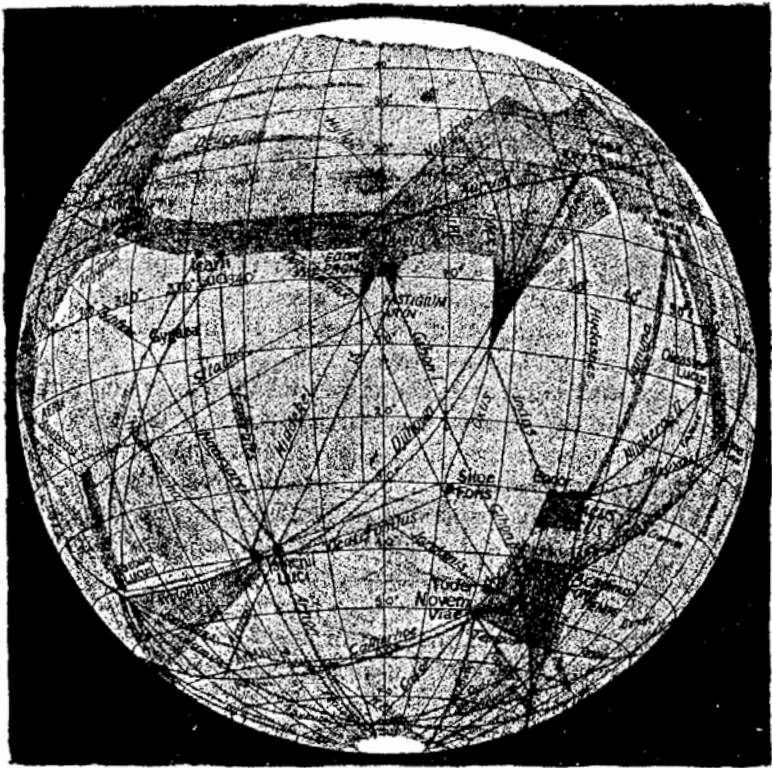


1892, l'infatigable Camille Flammarion, scientifique, philosophe, premier auteur français de best-seller de vulgarisation astronomique et – *tiens tiens* – grand adepte du spiritisme à ses heures perdues, publie une somme de plus de 600 pages sur Mars, d'où il ressort tout naturellement, je cite : « *L'habitation actuelle de Mars par une race supérieure à la nôtre est très probable.* » De livre en livre, Flammarion qui travaille à l'observatoire de Paris, effectuera des observations depuis des montgolfières pour éviter les perturbations atmosphériques, assène sa grande idée : partout l'univers est habité. N'avait-il pas écrit, dès 1862, dans son ouvrage *La pluralité des mondes habités* je cite « [les mondes lointains] éveillent une pensée d'infini qui est une source de mélancolie en même temps qu'une source de pures jouissances ; ils planent là-haut comme des séjours qui attendent en silence et roulent loin de nous le cycle de leur vie inconnue ; ils attirent nos pensées comme un abîme, mais ils gardent le mot de leur énigme indéchiffrable. Contemplateurs obscurs d'un univers si grand et si mystérieux, nous sentons en nous le besoin de peupler ces globes en apparence oubliés par la Vie, et sur ces plages éternellement désertes et silencieuses nous cherchons des regards qui répondent aux nôtres ».

Alors, maintenant que l'on voit des canaux, il a sa preuve. Soit le martien est là, soit – s'il n'est plus là – il a laissé l'évidence des ruines de son passage.



Mars



Mars

Premier bémol : 1909, le Comte de La Baume Pluvinel démontre que les canaux sont en grande partie des illusions d'optiques. Il faut dire que l'astronome français qui entrera à l'académie des sciences pour ses travaux sur la physique solaire dispose d'un outil formidable et inédit : le télescope flambant neuf du Pic du Midi. On évoque alors des glaciers gigantesques se déplaçant à la surface de la planète et traçant lors de leur progression de colossaux traits parallèles. Sa thèse est accueillie par des *hum humm* septiques tant il paraît évident à l'homme de la rue que Mars fourmille d'une faune et d'une flore aussi exubérantes que rouges.

D'ailleurs, lorsque le 30 octobre 1938, le jeune Orson Welles diffuse sur les ondes du réseau radiophonique américain CBS son adaptation de *La Guerre des mondes* du presque homonyme H.G. Wells, l'émission rencontre un succès foudroyant, les auditeurs sont enthousiastes justement parce qu'ils croient encore dur comme fer à l'existence des martiens malgré les réfutations de plus en plus nombreuses apportées par des astronomes. L'émission est à ce point commentée que des rumeurs naissent : on parle de scènes de panique et de suicides, une légende urbaine vient de naître, elle possède la solidité de toute légende puisque dès que j'avoue m'intéresser à Mars, l'un au moins de mes interlocuteurs me demande si je sais que des gens se sont jetés par les fenêtres lors de la première diffusion de *la Guerre des mondes* à la radio américaine, ce qui est – je me répète – une affabulation complète.

28 novembre 1964, *Mission to Mars*, un lanceur Atlas-Agena D décolle de Cape Canaveral emportant dans son nez la sonde Mariner 4 qui volera durant 7 mois et demi en direction de Mars, et survolera la planète rouge deux jours durant les 14 et 15 juillet 1965. La technologie de l'époque permet de prendre 21 photos et quart et de les transmettre à la terre où l'on découvre qu'en fait, *non, ah tiens ?* Mars est un désert rocailleux impropre à la vie, criblé d'impacts de météorites et de cicatrices géologiques qui sont tous sauf des canaux d'irrigation.

Le 26 novembre 2011, une fusée Atlas V quitte la terre pour déposer le 6 août 2012 un rover ultra-équipé nommé Curiosity dans le cratère de Gale. Sa durée de vie est prévue de 669 jours martiens, soit 687 jours terrestres. En définitive, et malgré des pannes répétées, le rover présenté souvent à tort comme un petit robot bien qu'il pèse quasiment une tonne est encore actif au moment où je lis ce texte, il a parcouru 20,65 km malgré des crevaisons et s'il a bien confirmé que l'eau a coulé sur Mars, il n'a pas trouvé à ce jour de trace de vie, ni de villes, de canaux, de tripodes équipés de rayon de la mort, ni même pu certifier la présence de la moindre bactérie.

Au début de sa mission, Curiosity a été une star internationale, la NASA a fait sauter le compteur de visites de son site internet, les journaux télévisés du monde entier ont diffusé des images recolorisées de vastes plaines caillouteuses martiennes. Puis, peu à peu, justement parce que la mission devenait répétitive et que

l'espoir encore vivace de tomber nez à nez avec un homme vert s'amenuisait chaque semaine un peu plus, Curiosity a été oublié comme une vieille star télévisée que plus personne ne reconnaît dans la rue. Je suis d'ailleurs persuadé qu'à ce jour [mercredi 9 octobre 2019, le jour où j'écris cette phrase] une bonne partie des lecteurs de ce texte pensaient qu'il avait cessé de fonctionner depuis belle lurette.

Depuis 2012, heureusement, des milliers de blogueurs entretiennent la longue tradition de la recherche de vie sur Mars, celle de la théorie du complot, et la non-moindre tradition humaine de la paranoïa. Ainsi en décembre 2013, ce blogueur japonais qui révèle au monde entier ce que les ingénieurs n'avaient pas vu : un rat mort photographié par Curiosity. Pour preuve, un agrandissement d'une photo piochée paradoxalement sur le site de la NASA où il semblerait que, *attendez, avec un petit effort, maintenant que vous le dites, c'est un peu flou mais je veux bien vous croire*, un caillou ressemble au loin à un rat, *oui*.



Un Rat sur Mars ?

Face aux démentis de la NASA, d'autres blogueurs qui pratiquent en dilettante l'étude des écosystèmes extraterrestres ont alors suggéré que Curiosity avait déposé des animaux terrestres sur Mars pour savoir s'ils allaient survivre, et que - dans ce cas - on nous ment et Mars possède une atmosphère respirable. D'autres verrons des boules de pétanques, ou carrément une statue et prendrons les démentis de la NASA comme autant de preuve, puisqu'en définitive rien n'a changé depuis que le vieux Montaigne écrivait - c'était en 1580 - *que c'est aux hommes [je cite] une occasion de croire que de rencontrer une chose incroyable.*



## **Maison de la Poésie de Nantes :**

**Direction :** Magali Brazil

**Administration :** Annaïck Berret

**Communication :** Yoann Durand

**Médiation bibliothèque :** Camille Moyon

**Conception graphique :** Victor Duzelier

## **Conseil d'administration :**

**Président :** Alain Girard-Daudon

**Trésorière :** Sophie G. Lucas

**Trésorier adjoint :** Yves Arcaix

**Secrétaire :** Roland Cornthwaite

**Vice-Secrétaire :** Alain Merlet ; Frédéric Laé ; François-Xavier Ruan ;  
Thomas Giraud



**maison de la poésie de nantes**

2 rue des Carmes, 44000 Nantes 02 40 69 22 32

[info@maisondelapoesie-nantes.com](mailto:info@maisondelapoesie-nantes.com)

[www.maisondelapoesie-nantes.com](http://www.maisondelapoesie-nantes.com)

La Maison de la Poésie de Nantes est une association loi 1901 soutenue par la Ville de Nantes, la Région des Pays de la Loire, le Département de Loire-Atlantique et la DRAC des Pays de la Loire.